Ch.-Aug. Philippin : 1846-1904

Autor(en): **Tribolet, Maurice de**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **33 (1904-1905)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Séance du 16 juin 1905

CH.-AUG. PHILIPPIN

1846-1904

Par Maurice DE TRIBOLET

Un convoi funèbre peu nombreux, à cause de la saison des vacances, rendait le 3 août 1904 les derniers devoirs à un homme dont la carrière, sans avoir été brillante, a été cependant bien et surtout utilement remplie.

Ch.-Aug. Philippin est né à Cormondrèche le 24 août 1846. Son père étant mort quelques mois après sa naissance et sa mère s'étant remariée, ce fut sa grand'mère qui s'occupa de son éducation. Il quitta jeune encore la maison paternelle et, à l'âge de quatorze ans, fut placé à Pressbourg, en Hongrie, en qualité d'émule dans une famille. Il suivit ici les écoles avec les enfants de la maison et se signala déjà comme un jeune homme intelligent et travailleur.

Revenu à Neuchâtel après trois années passées à l'étranger, il y séjourna deux ans pendant lesquels il fit son apprentissage de commerce dans la maison des fils d'Antoine Borel. Il se rendit ensuite à Paris d'où il se décida à partir pour le Brésil, où l'attiraient l'amour de l'inconnu et le désir de tenter la fortune. Il s'embarqua dans ce but, en mai 1868, à Bordeaux, et après avoir fait escale à Lisbonne, Dakar et Pernambouc, arriva enfin à Bahia. Après quelques jours passés dans cette ville, il continua sa route

C. A. Philippin

jusqu'à Ilheos, petite ville maritime située au sud de la province, à soixante lieues de la capitale.

Le but de son voyage était la plantation de la Victoria, sur le rio Cachoeira, appartenant à un Bernois, M. de Steiger, établi au Brésil depuis une trentaine d'années. Cette plantation de café et de coton avait été reconnue par son propriétaire comme peu propre à la culture du cacaoyer et il s'agissait d'en établir une nouvelle à quelque distance de la première, sur les rives du rio Salgado, principal affluent du rio Cachoeira. L'abondance des terrains mis à cette époque à la disposition des planteurs par le gouvernement brésilien était telle, qu'on ne songeait pas, lorsqu'une plantation était épuisée, à amender la terre par des engrais qu'il aurait, au reste, été impossible de se procurer. On abandonnait simplement le lot devenu improductif et on en défrichait un nouveau. C'est à la création de cette nouvelle plantation que M. Philippin fut occupé pendant les premiers temps de son séjour au Brésil. Il fut ainsi témoin de la manière de procéder en usage pour pénétrer dans l'intérieur du pays, loin de tous moyens de communication, au milieu des difficultés qu'offre la forêt vierge; il a eu de cette façon le loisir de satisfaire la curiosité qu'excitait en lui l'amour de l'inconnu et la soif de voir ce que lui avaient fait entrevoir sa pensée et son imagination. Les auditeurs des conférences qu'il donna à son retour à Neuchâtel n'ont pas oublié les récits qu'il leur a faits des splendeurs de la forêt vierge, récits qui témoignent de la profondeur et de la finesse de son talent d'observation. Mais quelque intéressante qu'elle fût, la vie de planteur ne convenait pas à notre collègue et au bout d'un certain temps

de séjour dans l'intérieur il fut atteint par la fièvre. Souffrant de l'absence de toute jouissance intellectuelle, isolé dans un milieu entièrement sauvage, où la population très clairsemée était presque exclusivement illettrée et réfractaire par instinct aux idées modernes, il se décida à se rapprocher d'un centre civilisé et au bout de six mois revint à Bahia. Sa curiosité était satisfaite et il avait vu ce qu'il voulait voir. Il emportait avec lui, comme il l'a dit, le souvenir impérissable des splendeurs de la forêt vierge.

Après avoir travaillé une année ou deux dans la maison Souza et Chenaud, M. Philippin entra dans la maison Bruderer, qui s'occupait à Bahia de l'importation des étoffes de fabrication anglaise. Au bout de douze ans passés au Brésil il devint associé de cette même maison, qui transportait définitivement à cette époque son siège de Bahia à Manchester et c'est dans cette dernière ville, qu'après avoir quitté le Nouveau Monde, il vint s'établir en décembre 1881. Enfin, dix ans après, il se retirait des affaires et revenait à Neuchâtel.

De retour dans sa ville natale, M. Philippin ne voulut pas rester oisif et un repos absolu ne pouvait convenir à son activité intellectuelle. Esprit curieux et étendu, il s'intéressait aux divers domaines de l'intelligence, en particulier aux sciences naturelles et à la géographie. Il fut un membre assidu de la Société des sciences naturelles et fréquentait en même temps régulièrement les sessions de la Société helvétique, participant à leur activité scientifique avec un enthousiasme communicatif. Il faisait également partie de la Société de géographie et y remplit avec zèle, pendant cinq ans, les fonctions de secré-

taire. A sa mort, il en était le vice-président. Le Bulletin de cette société renferme plusieurs comptes-rendus de publications diverses dus à sa plume, ainsi qu'un article traduit du portugais et intitulé: Xingù Paraense. Explorations d'Henri Coudreau (IX, 152-158).

Son attention s'est aussi vouée à la chose publique et exercée de la façon la plus utile, tant dans le domaine scolaire que dans celui des œuvres de charité. Il fit partie du bureau de la commission scolaire et de la commission de l'Ecole de commerce; il fut aussi membre de la commission de l'Hôpital de la ville et de celle de l'Hôpital des enfants. L'Etat l'avait nommé son représentant dans la commission de surveillance de l'Hôpital de la Providence, de l'établissement hospitalier du Prébarreau et du Fonds des convalescents.

Il y a quelques années, M. Philippin perdit son fils unique, tendrement aimé, à l'âge de treize ans seulement. Ce fut pour lui une immense douleur que le temps n'est pas parvenu à effacer. Au printemps de 1904, il fit avec quelques amis, à l'occasion du congrès des Sociétés françaises de géographie, un voyage en Tunisie et en Algérie qui lui procura beaucoup de satisfaction, en même temps qu'il mit fin aux maux de tête dont il souffrait. Quelques semaines après il était atteint d'une attaque légère à laquelle, trois mois plus tard, succédait une seconde, plus violente, qui l'enleva subitement le 31 juillet, pendant un séjour de repos qu'il faisait à Bönigen, près d'Interlaken.

Par sa culture générale, son caractère indépendant et très ouvert, par la parfaite aménité de sa personne,

notre confrère fut toujours d'un commerce agréable, se dépensant sans cesse pour rendre service. Doué d'un très grand sens pratique, possédant une parfaite compétence dans toutes les questions administratives, il a su se rendre utile dans bien des circonstances et, en particulier, à toutes les sociétés ou œuvres auxquelles il était associé. Aussi jouissait-il de la sympathie générale et a-t-il su se faire aimer de chacun. Il fut dans toute l'acception de ce mot un homme de bien. Son absence au milieu de nous fera un vide dans les différentes sphères où il a eu l'occasion de déployer les dons qu'il avait reçus et le cœur excellent qui battait en lui. C'est pourquoi nous n'avons pas voulu que son départ passe inaperçu et nous nous sommes fait un devoir de rappeler par ces quelques lignes le souvenir reconnaissant de ses concitoyens et celui d'une ville qu'il a aimée et servie avec un égal dévouement.